

FOLKLORE ET SOCIOLOGIE

par

Albert MARINUS

Nombreux seront ceux qui s'étonneront de voir publier une étude portant ce titre dans le *Bulletin* de la Société. Selon une idée courante, généralement admise, la Sociologie ne relève pas de l'Anthropologie. C'est là une manière de voir qui ne durera qu'un moment dans l'histoire de notre science. Quant au Folklore, il est considéré plutôt comme une science « auxiliaire » de l'Histoire. Autre point de vue faux en voie de disparition lente.

Aussi estimons-nous, sous forme de propos liminaire à notre exposé, devoir dire à ce sujet notre façon de concevoir les choses. Les justifications viendront ensuite.

Selon nous, conformément à l'étymologie, l'Anthropologie couvre tout ce qui conduit à la connaissance de l'homme. La Sociologie, le concernant — et combien ! — ne doit pas être exclue de nos préoccupations. Avec des limites toutefois. Comme elle en a avec la Biologie. Limites que nous tâcherons de déterminer. Quant au Folklore, c'est à tort qu'on l'incorpore à l'Histoire et moins encore qu'il en soit une des sciences auxiliaires. Si nous ne craignons d'être accusé de cultiver le paradoxe, nous pourrions dire tout aussi bien que c'est l'Histoire qui est une science auxiliaire du Folklore, comme elle l'est de la Sociologie. Toutes les sciences ne sont-elles pas d'ailleurs auxiliaires les unes des autres ? Les sciences sociales entre elles particulièrement ? Les compartimentages étanches que crée la spécialisation sont nuisibles au progrès de la connaissance s'ils font perdre de vue, au cours des travaux, l'aspect général des faits. Le Folklore, en tout cas, serait plus auxiliaire de la Sociologie que de l'Histoire.

Ceci dit, justifions notre façon de voir.

*
* *

Tâchons d'abord, dans le domaine vaste et complexe de la Sociologie, de tracer les limites dans lesquelles elle peut intéresser l'Anthropologie. Pour ce faire nous n'aurons pas à nous embarrasser de choses compliquées.

Le champ sociologique est si vaste que l'on a bien dû le morceler et abandonner l'exploration des parcelles ainsi obtenues à des sciences sociales particulières dont des spécialistes se chargent de l'investigation. Énumérons-les en les disposant en tableau. Tableau vieux comme la Sociologie elle-même.

| | | | | | | | |
|--|--------------------------|--------------------------|-------------------|--------------------|-----------------------------|----------------------|-----------------------------|
| Faits écono- miques | Faits politi- ques | Faits juri- diques | Faits éthiques | Faits religieux | Faits linguis- tiques | Faits esthétiques | Faits scienti- fiques |
| | | | | | | | |
| ////////////////////////////////////// | | | | | | | |
| Sociologie | | | | | | | |

Très banal comme on voit. C'est en somme à peu près le programme des cours d'une École des Sciences Sociales. A peu près la table des matières, l'en-tête des chapitres, de beaucoup d'ouvrages de Sociologie générale. C'est vieux, mais peu importe. L'essentiel est ici de faire admettre que tous les faits ci-dessus renseignés sont sociaux.

On pourrait s'étonner de voir figurer dans ce tableau les faits scientifiques. Aussi s'agit-il d'en expliquer la raison. Ces faits en eux-mêmes sont indépendants de la vie sociale. Ce sont là phénomènes naturels. Mais l'effort de l'homme en vue de les appréhender, de les pénétrer et au besoin de les utiliser résulte d'activités sociologiques. Ceux qui les étudient ont reçu, indépendamment d'une formation les acclimatant à la vie sociale en général, une préparation spéciale à l'étude de tel ou tel genre de phénomènes, impliquant une certaine discipline de travail et peut-être... de pensée. Mais cette formation, tout comme la première, se fait en application de procédés psycho-sociaux, par actions et réactions interindividuelles. D'autre part, tout mouvement de recherche scientifique, si spécialisé soit-il, est sociologiquement organisé (sociétés, revues, laboratoires, enquêtes, congrès, etc.) et dans ces organisations on retrouve les mêmes activités psycho-sociologiques qu'ailleurs. Si chaque science a son objet propre, indépendant de

tout élément sociologique, les activités des hommes en vue de l'étude de cet objet sont, elles, d'ordre absolument sociologique.

Remarquons toutefois que, en ce qui concerne les inventions, les découvertes, le facteur individuel reprend l'avantage. Il s'impose même si impérieusement que, pour réaliser son œuvre, le savant s'isole le plus possible. Il doit s'abstraire des contingences de son milieu. Mais, sa découverte faite, pour la faire comprendre, admettre et la propager, les moyens redeviennent psycho-sociaux.

On pourrait faire des remarques similaires à propos des faits esthétiques où l'indépendance de l'individu reste peut-être plus marquée encore. On sait combien il est difficile de créer ou de maintenir en vie tout organisme groupant artistes ou écrivains. A l'encontre souvent de leurs intérêts les plus évidents ou de l'intérêt même de l'art en tant que généralité.

On s'étonnera aussi de ne pas voir figurer l'enseignement dans ce tableau. Mais, lui, il est exclusivement sociologique et d'application dans toutes les disciplines. La formation sociale des individus est un chapitre important de la Sociologie générale. L'enseignement ne devient-il pas déjà plutôt une science sociale appliquée ?

Si les faits de chacune des catégories ci-dessus mentionnées ont des caractères spéciaux qui les distinguent les uns des autres, ils ont quelque chose de commun. C'est leur aspect sociologique. L'aspect sociologique est général, les autres caractères sont secondaires et particuliers.

Sans doute y a-t-il dans ce vaste domaine beaucoup de faits difficilement classables ; de ces cas limites comme on en rencontre dans toutes les sciences. Il y a aussi des faits polymorphes, dirions-nous, qui peuvent aussi bien être rangés dans une colonne que dans une autre. Cela n'a rien d'étrange et des situations semblables se rencontrent dans toutes les sciences. Cela montre l'aspect précaire des classements. Si nous rappelons ici ce cas banal, c'est parce que cette situation donne lieu à des controverses et même parfois à des querelles entre spécialistes. Seul le manque de volonté d'étudier les faits en profondeur peut expliquer telle situation.

Retenons bien que si tous les faits sont différenciés, ils ont toutefois un caractère commun, c'est qu'ils sont sociaux, c'est qu'ils découlent de la vie sociale. Ils en sont des conséquences. Selon nous, l'objet de la Sociologie générale, de la Sociologie pure, c'est ce qui dans chacune de ces sciences, dans chacun de leurs faits est commun à

tous et l'Anthropologie ne devrait pas se désintéresser de cet objet car le conditionnement physiologique et psychologique des êtres y joue un grand rôle tant en ce qu'ils sont appelés à donner qu'à recevoir. La vie sociale n'est-elle pas une condition indispensable de la vie tout court au point d'avoir été considérée par des savants comme un simple prolongement de la Biologie ? Cela peut se discuter.

Les fondements de chacune des sciences sociales particulières sont les mêmes. La partie hachurée de notre schéma est faite pour l'indiquer. Le découpage du domaine de la sociologie s'est imposé à l'homme pour les besoins de ses recherches, l'insuffisance de son cerveau le rendant incapable d'embrasser le tout. Peut-être en surface, mais pas, répétons-le, dans les profondeurs.

Aussi la séparation des faits sociaux, d'après des caractères secondaires, est-elle arbitraire, inspirée seulement par cette nécessité, mais ne s'appuyant sur aucune donnée scientifique positive, issue des faits eux-mêmes. Le monde (spécialiste et profane) s'est tellement habitué à ce morcellement qu'il est admis sans discussion. La foi en lui commence toutefois à être ébranlée. Il a fait perdre de vue ce qui, dans chaque secteur, est purement sociologique. D'où des formules courantes comme : « les faits économiques, politiques et sociaux », comme si les faits économiques et politiques n'étaient pas sociaux. Ou encore : la « question sociale », le « problème social », le « tourisme social », un « prix social », alors que l'on ne trouve derrière ces expressions que des cas, sociaux sans doute, mais ne visant que des faits spéciaux, à portée restreinte. Les dire « sociaux » est presque un pléonasma.

Ce classement opéré ayant été admis par tous, l'homme s'est lancé dans l'étude des particularités et a négligé, beaucoup trop tout au moins, l'étude du général, ce qui est commun à tous les faits, c'est-à-dire le plus important. Heureusement, on peut remarquer un revirement sérieux esquissé.

Conséquence. Dans tous les domaines, on piétine. C'était inévitable. On ne peut définir encore l'objet même de la Sociologie d'une façon telle qu'elle rallie tous les esprits. Il n'y a pas un rudiment de connaissance précise s'imposant par son évidence. Et il n'y a aucune définition valable d'aucune science sociale particulière car aucune ne peut y introduire un élément sociologique valable.

D'autre part, on distingue mieux l'objet de chaque science sociale

particulière. Il est vrai qu'il saute aux yeux. Aussi le prend-on comme élément de base pour définir chaque science en particulier. Les caractères spéciaux, qui ne sont que secondaires, sont plus apparents à l'observateur que les caractères généraux de la science générale qui les domine.

Autre conséquence. Les connaissances précises dans chaque science particulière ne pourront être acquises tant qu'on ne connaîtra pas mieux les caractéristiques, les mécanismes fonctionnels, le phénomène sociologique proprement dit. On chipote dans ce domaine depuis un siècle et demi sans y voir beaucoup plus clair.

Excuse à cette situation : les faits sociaux dans ce qu'ils ont de particulier ont un caractère plus utilitaire, plus immédiat, plus apparent (répétons-le) et, à première vue, plus important que dans ce qu'ils ont le général.

Excuse encore. La vie sociale posant des problèmes constants, quotidiens, pressants, on a dû davantage s'en soucier. A tout moment il faut réagir, fût-ce arbitrairement, empiriquement, aux pressions, aux exigences de la vie courante.

Le seul moyen de sortir de cet arbitraire serait de connaître le mécanisme du phénomène social général. Comment espérer tirer de nos connaissances rudimentaires actuelles, peut-être même pas exactes, des applications pratiques heureuses tant qu'il ne sera pas répondu à cette question !

*
* *

Pour que la Sociologie devienne vraiment science, il faut lui reconnaître un objet, lui donner une définition, au besoin provisoire mais dont les termes jaillissent des faits eux-mêmes et ne soit plus le résultat de cogitations, si élevées soient-elles, issues de la méditation du sociologue. C'est une première condition de validité.

Une deuxième condition, c'est que cette définition soit acceptée par le plus grand nombre et les meilleurs des spécialistes. A eux d'en rechercher en commun la formule, en cessant de se confiner et de se cramponner à leur vue personnelle. Ce n'est que lorsque tous partiront d'un élément commun et positif dans leurs études respectives que leur science prendra un élan appréciable. Comme cela s'est d'ailleurs passé dans toutes les sciences considérées actuellement comme exactes.

Une troisième condition, c'est que cette définition puisse s'appliquer à tous les faits sociaux, généraux et spéciaux, de partout et de tous les temps. Qu'on puisse raconter n'importe quel fait social exactement dans les mêmes termes, ou tout au moins en incorporant à leur description un certain nombre de mêmes termes. A première vue, cela peut paraître du rêve, de l'utopie. L'exemple des autres sciences est cependant là pour nous avertir. On devrait donner aux futurs savants un cours bien conçu d'Histoire des Sciences, disons même de la Science. Comme cela leur éviterait des écarts !

Selon nous, si on veut recourir à un phénomène simple, banal, élémentaire que l'on retournerait dans tous les sens, au lieu de s'acharner sur des phénomènes de masse, et complexes, la chose est réalisable. Tout comme en Biologie, si on étudie un animal supérieur (!), ou une fonction de cet animal, on retrouve toujours, on doit toujours remonter à ce qu'il a de commun avec tous les êtres vivants, végétaux et animaux, les plus rudimentaires. Remonter à la cellule ou aux monocellulaires.

On peut décrire dans les mêmes termes une cellule prise dans le liber d'un arbre ou dans le muscle d'un homme.

On peut de même, pour citer encore un exemple, raconter le phénomène de la fécondation, dans ce qu'il a d'essentiel, dans les mêmes termes chez la plupart des animaux, même assez rudimentaires ou chez un végétal et chez n'importe quel mammifère, l'homme compris.

De même en Sociologie, on n'aura de données vraiment scientifiques que le jour ou dans tout fait social, qu'il soit par surcroît économique, politique, etc, on aura dégagé des éléments qui soient communs à tous. Un seul à la rigueur pourrait déjà suffire. Il n'y aura pas de Sociologie et pas de compréhension réelle de n'importe quel fait social particulier tant qu'on n'aura pas fait cela. On en est loin et on ne voit guère d'effort vraiment sérieux pour y parvenir. On en est encore, en Sociologie, au stade de l'interprétation personnelle.

*
* *

On ne réunira pas les conditions voulues tant qu'on cherchera à résoudre le problème par l'étude des sociétés in globo comme on l'a trop fait jusqu'à présent et surtout pas en faisant de la Société-État

la Société type prépondérante. Réjouissons-nous en constatant une réaction contre cette tendance.

Une société, un groupement quelconque, si menu soit-il, est une résultante. La résultante de tout un ensemble d'activités sous-jacentes, les mêmes pour tous les faits. Autant et pas plus pour les faits politiques que pour les autres. Ce sont ces activités qui devraient être observées. Ce sont elles qui seront révélatrices des mécanismes de la vie sociale.

Comment un groupe se forme-t-il ? Comment se maintient-il ? Comment disparaît-il ? L'objectif poursuivi par le groupe importe peu. Importe peu aussi le temps depuis lequel le groupe existe et surtout ce qui est la raison d'être de son existence. Ce qui compte, c'est la façon dont il se crée et vit.

Quant on se pose ces questions — et les travaux les plus récents indiquent que l'on s'en est quelque peu préoccupé — on arrive vite à constater que les unités agissantes dans la vie sociale, ce sont les individus, comme la cellule est l'unité agissante et observable dans les faits biologiques (végétaux et animaux). Ce sont les individus qui créent, qui maintiennent, qui transforment et qui détruisent !

On constaterait que *les actes des individus dans la vie sociale sont fonction des idées qu'ils ont dans la tête*. Leurs actes sont reflets de leurs idées. Peu importe s'ils les ont acquises par eux-mêmes ou si on les y a mises. Ils les ont. Cela suffit. On ne doit pas s'inquiéter de savoir si ces idées sont belles, bonnes, justes. Elles sont ce qu'elles sont. Pas d'opinion de valeur a priori. Il faut saisir les mécanismes d'acquisition des idées et les mécanismes d'utilisation. Même si, comme l'ont proposé des sociologues, c'est la pression de certains besoins éprouvés qui incite à l'action sociologiquement organisée, leur réaction à cet excitant sera fonction des idées qu'ils s'en font. Le besoin est d'ailleurs une sensation organique et la riposte de l'homme à toute sensation est due à un travail de l'esprit, à un travail d'idéation. Fût-il même suscité par notre inconscient.

Il faudrait donc essentiellement s'attacher à des problèmes psychologiques, envisagés toutefois d'une manière autre que dans la psychologie classique. Dégager ce qu'il y a de sociologique dans la vie mentale des individus. Il nous est impossible de nous étendre longuement ici sur cette question (Peut-être en ferons-nous l'objet d'une autre étude).

Ne s'en préoccupe-t-on pas et même depuis longtemps, dira-t-on ? Certes, on le fait et les travaux consacrés à la psychologie sociale deviennent de plus en plus nombreux, mais en conservant malgré tout à l'esprit, en à priori, même s'il semble repoussé à l'arrière-plan, le concept de société. On prend toujours le problème par ce bout, considéré comme le bon bout et on néglige les activités sous-jacentes dont la formation de toute société, de tout groupe, même la Société-État n'est qu'un aboutissement. Les notions vagues et rudimentaires que l'on a des Sociétés, on veut leur trouver des explications par la psychologie. Alors qu'il faudrait au départ, ignorer le groupe et par l'observation des activités psychologiques trouver le chemin conduisant au groupe.

Au lieu de dire : la Sociologie étant la science des Sociétés, comment expliquer l'existence de ces dernières, leur origine historique, leur raison d'être, leur variété, leur organisation, il faudrait, partant de l'individu, seul élément actif dans la vie sociale, dire : l'homme, être vivant, ayant des activités sociales nécessaires à son existence, comment, par ses rapports avec d'autres hommes, parvient-il à créer des groupes cohérents ? C'est la distance entre l'homme et le groupe, dans le sens homme → groupe, qu'il faut remplir par des explications valables et non pas celle dans le sens groupe → homme telle qu'on se l'est posée pendant un siècle. Avec toutefois quelques exceptions qui restèrent sans écho. Rappelons notamment qu'en 1912, Eugène Dupréel a publié dans la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, un ouvrage orienté dans ce sens, sous le titre : *Le rapport social*. Citons aussi Émile Waxweiler dans son *Esquisse d'une Sociologie* (Institut Solvay, 1907). Il en est d'autres bien entendu, en Amérique surtout. Si convaincants étaient-ils, ces travaux n'ont guère en leur temps eu de suite. On les exhuma un jour.

Ce qui est réel, ce n'est pas le groupe. Un groupe n'a pas d'existence propre. Il résulte d'un unisson psychique établi entre ceux qui le composent. D'une similitude d'idées conduisant à des réponses analogues. De cette analogie, on déduit l'existence réelle du groupe. On l'étudie comme tel et on passe sur toutes les activités interindividuelles dont il est issu. On personnifie un concept admis ou supporté par les co-participants. Comme en Droit il existe des personnes fictives, sans existence réelle. La personnalité civile reconnue à des associations ressemble à la personnalité fictive

donnée à des États. Ceux-ci, bien que groupements contraignants, n'ont pas d'existence en soi. Ils n'ont rien de concret. Ils sont dans les esprits. Là est le miracle sociologique dont le mystère ne peut s'expliquer que par les dispositions psychologiques spéciales des individus. Leurs dispositions à créer des unissons psychiques. Plus ou moins solides, pouvant aller de la simple juxtaposition des individus jusqu'à leur assujettissement, momentanée ou durable, qui n'est jamais fixé, même s'il le paraît. Cela c'est réel et cela nous donne l'illusion que le groupe a une existence en soi, comme on le croit pour les langages.

En fait, cela revient à dire qu'une psychologie spéciale doit être créée. Tandis que la psychologie individuelle cherche à comprendre et expliquer les activités mentales de l'être en tant qu'être, abstraction faite de ses relations avec son milieu, la psychologie sociale concentre son attention sur un problème spécial, celui des relations entre individus par le truchement de leurs mentalités. Et suit cette relation dans ses conséquences.

Est-ce à dire que la Sociologie doit disparaître comme science et se fondre dans la psychologie ? Pas plus que la Biologie ne disparaît parce que son orientation devient de plus en plus chimique. La Biologie reste parce que reste le problème *vie*. La Sociologie restera parce que restera le problème *vie en commun*.

La simple prise de contact entre individus, là se trouve tout fait social à sa naissance. C'est le fait social élémentaire, tant et si vainement cherché et discuté. Dès que deux mentalités s'abordent, un fait social est déclenché. Le dispositif mental de chacune des deux personnalités qui s'affrontent entre en action. Deux est le cas le plus simple, mais déjà explicite. Comme la rencontre d'un spermatozoïde et d'un ovule déclenche la formation d'un être, la confrontation de deux mentalités engendre un fait social. Les connaissances en Biologie ont progressé quand on a pu ramener tous les phénomènes à l'étude de la cellule et qu'on a cessé de décrire et de comparer à l'infini les formes extérieures et apparentes des espèces. La Sociologie progressera quand on abandonnera le mythe de la Société, mythe créé par le besoin de tenir groupés et plus ou moins disciplinés les individus, pour se concentrer sur l'étude des activités mentales interindividuelles. Il n'y aura, pensons-nous, de Sociologie vraiment scientifique que le jour où on aura abordé le problème, entrepris l'étude des faits, en les voyant sous cet angle.

La Sociologie, disait-il y a soixante ans Waxweiler, n'aurait-elle pas pour objet l'étude des actions et réactions interindividuelles ? C'est, pensons-nous, le plus ancien ouvrage où le phénomène social est ainsi défini. Et ailleurs, ce qui complète d'une façon significative cette constatation, il disait à peu près : tout homme est à un moment quelconque de son existence dans un état de sensibilité particulière à l'égard de son semblable.

Faut-il vraiment faire un grand effort d'attention, en appeler à une observation concentrée pour saisir l'évidence de ces affirmations ? Peut-être la chose était-elle trop simple pour qu'on la remarque et s'y arrête. Simple à constater mais très difficile à comprendre, à expliquer et à démontrer, comme toujours quand on veut entreprendre l'analyse d'un phénomène simplement perçu. Comme toujours quand on doit modifier sa propre façon de voir les choses ; en aborder l'examen en se plaçant sous un angle différent de celui auquel on est habitué.

En fait, tout homme, au cours de son existence, se trouve constamment en présence de situations vis-à-vis desquelles il doit adopter une conduite, et, dans ces situations, il se trouve en contact avec d'autres hommes auxquels il doit adapter cette conduite.

Il convient d'ajouter aussi que chaque individu a son dispositif réactionnel particulier. Non pas qu'il ait quoi que ce soit d'organique préposé à la vie sociale mais simplement qu'il est conditionné par ses aptitudes organiques.

Ne pense-t-on pas qu'une Sociologie ainsi envisagée, laissant de côté l'aspect secondaire des faits (économique, politique, etc.) et surtout toute préoccupation normative, laquelle est courante dans les recherches relatives aux sciences sociales particulières, devrait trouver sa place dans les préoccupations des Sociétés d'Anthropologie, susciter leurs initiatives, recevoir leurs encouragements ? Ne pense-t-on pas qu'il est temps de sortir la Sociologie du labyrinthe dans lequel elle se perd, de l'impasse où elle se trouve acculée ? Ne l'est-elle pas parce que le problème sociologique a toujours été mal posé ? L'homme ayant une vie sociale imposée, dont il ne peut s'affranchir, en connaître les conditions, n'est-ce pas un problème anthropologique important ? Capital même ? Autant, par exemple, que l'est la génétique, accueillie avec faveur dans nos groupements ? Nous pensons qu'il y aura de fréquents contacts entre les deux disciplines.

*
* *

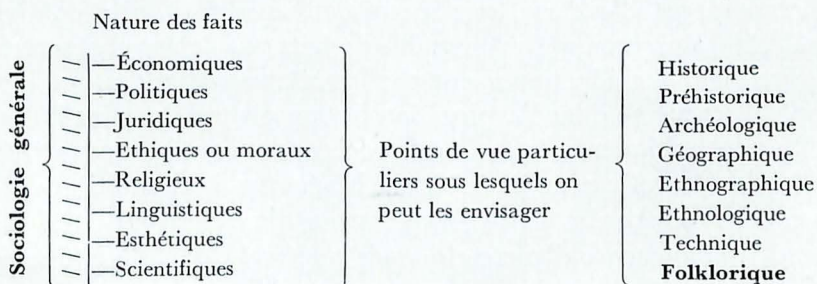
L'intitulé de notre communication contient deux mots : *Folklore* et *Sociologie*. Le terme Folklore, premier en ligne, indique notre intention d'accorder à la science qu'il désigne la plus grande importance, ce qui ne veut pas dire la plus grande place. Notre tâche sera maintenant de le situer dans les cadres d'une Sociologie générale comme nous venons de la proposer.

Dans toute la vie sociale, tout le milieu social, on voit des individus agir et réagir les uns sur les autres et, si c'est nécessaire, organiser et coordonner leurs efforts. Leurs actes seront fonction de leurs idées. Leurs organisations refléteront leurs idées, leurs conceptions, leurs façons de voir les choses.

Cela est vrai pour tous les faits sociaux relevant des sciences spéciales renseignées au tableau précédent. De ce tableau et de notre exposé il ressort que nous nous trouvons en présence d'une Sociologie *générale*, la Sociologie pure (partie hachurée) qui se préoccupe exclusivement de ces phénomènes inter-réactionnels, de l'aspect plus psychologique du problème et d'une Sociologie *spéciale* qui groupe les sciences particulières ou les faits sociaux sont groupés selon des analogies, des caractères selon nous secondaires, ce qui n'exclut pas leur grande importance.

Ces considérations doivent nous rester à l'esprit pour la compréhension de la suite de notre exposé.

Complétons le tableau précédent, en nous disant toutefois que ces tableaux n'ont qu'une valeur schématique et ne s'appuient sur aucune donnée positive. Ils nous aident simplement à expliquer notre pensée.



Il suffit d'un moment d'attention et de réflexion pour se rendre compte que chaque science sociale particulière peut être examinée

sous chacun des angles particuliers signalés dans la colonne de droite. Il peut en être de même de chacun des faits relevant de chacune de ces sciences. Ou même d'un élément de chacun de ces faits.

Nous nous sommes attaché à le montrer dans notre étude : *Folklore vivant*, parue dans l'*Annuaire XIV* de la Commission Royale Belge de Folklore. Nous ne retiendrons, à fin d'examen, que le point de vue folklorique. Ne pourrait-on dire des sciences de la colonne de droite qu'elles sont auxiliaires des sciences de la colonne de gauche ? Celles-ci sont les faits réels. Ils sont et restent ce qu'ils sont. Celles-là sont des moyens de les aborder.

Voilà la place qui peut être assignée au Folklore dans le vaste domaine de la Sociologie.

Nul ne contestera que pour lui, comme pour toutes les sciences de la colonne de droite, il n'y a, dans chacune des sciences de la colonne de gauche, des faits, ou des aspects de faits qui ne revêtent un aspect folklorique. Sans doute, certaines des sciences sociales particulières sont-elles plus riches que d'autres en faits folkloriques. Nous renvoyons encore à l'étude précédente pour un exposé détaillé et exemplatif de cette constatation.

Ayant ainsi situé le Folklore, notre tâche sera maintenant de montrer son intérêt, son importance, dans l'esprit d'une Sociologie générale telle que nous en avons exposé précédemment les données essentielles.

De grâce, que les disciples de toutes les sciences, celles de gauche comme celles de droite, obéissant à de quasi-réflexes, ne repoussent pas à priori cette idée, sans avoir quelque peu médité la question et, qu'en toute bonne foi, ils revisent leur opinion s'ils constatent l'exactitude de notre affirmation. Ne serait-il pas antiscientifique au suprême degré d'exclure, par soumission aveugle à une opinion irréfléchie, à un préjugé, un ensemble de faits que l'on peut observer, décrire, analyser, identiquement par les mêmes méthodes que l'on emploie soi-même dans l'exploration de son propre domaine ?

On peut critiquer la façon dont procèdent encore beaucoup trop de folkloristes. Ce sont là faiblesses inhérentes à la multitude de conceptions élaborées par l'affrontement d'un domaine neuf où on ne dispose encore d'aucune donnée positive. Mais l'insuffisance et la faiblesse des doctrines en présence ne doit pas amener à nier l'existence des faits, à nier leur aspect scientifique et par conséquent l'intérêt de leur étude. Contester la valeur de travaux entre-

pris est une position défendable, mais elle ne doit pas être poussée jusqu'à la négation de l'existence des faits.

* * *

Nous partirons donc de l'individu pris comme unité agissante dans la vie sociale. Nous partirons du *vital*. Si un individu a des relations avec d'autres individus, c'est que cela répond pour lui à une nécessité vitale. Cette nécessité peut répondre aussi bien à un besoin d'assurer son existence qu'à une aspiration élevée, dégagée des contingences matérielles de la vie. N'est-ce d'ailleurs pas le développement des rapports interindividuels qui a permis à l'homme de s'affranchir quelque peu des préoccupations exclusivement matérielles ? Et d'une utilité purement individuelle ?

Une tendance marquée, dans la vie courante, à avilir le vital, a habitué à le considérer un peu d'une façon méprisante (en opposant le corps et l'âme) tandis qu'on veut trouver à la vie sociale de multiples raisons anoblissantes, font que ce caractère primordial du vital et de ses fonctions, s'est estompé. On l'a refoulé, pour nous servir d'une expression à la mode.

Au vital n'est venu s'ajouter pour lui que subsidiairement le Social. Etre vivant, le vital primera toujours chez l'homme le social. Une évolution régressive peut nous faire concevoir l'abandon par l'homme de la vie sociale et redevenir semblable à tout être qui en est dépourvu, mais on ne le conçoit pas sans avoir des exigences vitales. Il y a d'ailleurs dans le monde vivant des exemples de ce genre. Ainsi les castors dont on disperse une colonie reprennent une vie individuelle, mais amoindrie dans ses réalisations possibles. Ainsi aussi, paraît-il, des hyménoptères transplantés dans des régions tropicales où il n'y a pas alternance des saisons, se dispersent facilement. Isolés, ils peuvent toujours trouver leur subsistance. Des circonstances multiséculaires ont amené l'homme à adopter une vie grégaire, des circonstances imprévues peuvent l'amener à l'abandonner.

Si la vie groupale est devenue pour notre espèce une condition de vie, si importante que notre esprit ne peut concevoir son abandon, elle n'en est pas moins qu'une superposition à ses caractères, à ses besoins vitaux.

Ce sont d'ailleurs des considérations de ce genre qui ont conduit des sociologues à contester à la Sociologie le caractère de science

autonome, à la voir comme un secteur de la Biologie. N'y a-t-il pas chez les spécialistes de cette science, depuis quelque soixante ans, des tendances à diviser en deux la physiologie : une physiologie interne, la classique, la traditionnelle, et une physiologie externe, celle qui étudie les rapports de l'être avec son milieu ? Ces rapports sont conditions absolument nécessaires de la continuité de son existence. Or, parmi ces rapports externes, figurent évidemment ceux qu'il a avec ses semblables. Nous ne discuterons pas ici, tout en estimant exact ce point de vue, les raisons qui militent toutefois en faveur du maintien d'une discipline séparée, consacrée spécialement à l'étude des rapports interindividuels, créateurs d'une vie sociale pour l'homme.

C'est sur des connaissances inspirées de ce point de vue biologique que doit reposer la Sociologie. Elle a incontestablement une base biologique ; mais elle doit se détacher de la Biologie, comme celle-ci le fait de la Chimie du moment où elle devient organique. La Sociologie se détache de la Biologie, au moment où elle devient sociale, au moment où les individus établissent entre eux des rapports.

Qu'on nous excuse de nous éloigner ainsi de l'Histoire et du Folklore historique. Si nous prenons la vie sociale par un autre bout, son aspect biologique, il est normal que Folklore et Histoire, qui sont des résultantes de la vie sociale, nous apparaissent comme des aboutissements de la vie sociale et ne devant être étudiés qu'après avoir exploré le domaine intermédiaire entre les rapports interindividuels et les groupements constitués. Autrement dit, à l'autre extrémité de la chaîne des actions et des réactions entre individus. C'est là que ces deux sciences prennent leur importance et se montrent utiles à la compréhension du phénomène sociologique ; le Folklore au moins autant que l'Histoire.

*
* *

Entre la simple prise de contact entre deux individus et un groupe fort important, organisé et coordonné, il y a un monde d'activités diverses, quant au but poursuivi, mais de formation identique, que l'on considère comme plus « importantes » les unes que les autres. On considérera comme plus importante une réforme monétaire qu'une manifestation folklorique. Au point de vue de la vie actuelle du groupe, le jugement est juste. Mais au point de vue purement

sociologique, il ne l'est plus, car l'une comme l'autre n'existent que grâce à des activités intermentales semblables. Toute la différence entre une Sociologie pure et la Sociologie telle qu'on l'envisage d'habitude tient à une confusion entre ces deux façons de comprendre les faits.

A la réflexion, chacun comprendra que toutes les manifestations sociologiques sont d'importance égale, toutes contribuant à l'existence du groupe, à sa stabilité, à sa continuité. Il n'y a pas dans l'intervalle entre les rapports simples et libres entre les individus et le groupe contraignant, de gros faits et de petits faits. Des différences de masse, de volume ne sont que quantitatives? Mais au point de vue utilité, nécessité, tous ont la même importance; elle tient à leur aspect qualitatif. Toutes ont même mécanisme mental. Scientifiquement, la qualité tient à la façon dont est réalisé l'unisson psychique. Croire à l'utilité plus grande de certains faits, serait comme si on estimait plus utiles à la vie de l'individu certains os ou certains tendons. Du point de vue statut de l'individu, de son équilibre parfait, tout y concourt. Toute ablation, toute occlusion a des répercussions sur l'activité normale. Ne fut-il pas un temps où l'on croyait à l'inutilité de certaines glandes? La vérité est qu'on ne savait pas à quoi elles servaient. Puis on s'aperçut qu'en les enlevant on provoquait des troubles graves. Aujourd'hui, on considère les glandes comme formant un tout; on en a fait un système, le système glandulaire.

Il en est de même dans la vie sociale. Tout genre de faits a son utilité, répond à une nécessité, joue un rôle. Tous les faits répondent à un besoin, tous ont une fonction. Vouloir en supprimer, pour une raison quelconque, aurait des répercussions sur le corps social entier.

Tant qu'un fait répond à une idée qu'une couche sociale a dans la tête, on s'efforcerait en vain de le supprimer. On créerait un trouble.

Les faits folkloriques, tout désuets et anachroniques qu'ils paraissent, jouent un rôle dans la vie sociale. Leur existence dépend des mêmes mécanismes que tous les autres faits sociaux, dits ou crus majeurs. Leur étude s'impose comme celle de tous les autres.

Dans la série de faits: actes interindividuels, simples prises de contact, occasionnelles, sans continuité et l'obligation contraignante de se soumettre sous peine de sanction à une volonté collective, il y a place pour une multitude d'actes sociaux dont les moyens de coer-

ction sont de force très inégale. Toute la différence entre être montré du doigt et être condamné à la peine de mort.

Les actes sociaux non contraignants n'entraînant pas de sanction ni morale ni pénale, sont en réalité beaucoup plus nombreux. Que de relations n'avons-nous pas tous avec de nombreuses personnes, qui restent absolument libres, où nous gardons une entière indépendance ! Nous n'en mettons pas moins en action dans ces simples relations notre dispositif psychologique. Nous avons nos qualités et nos défauts de caractère sociologique. Du point de vue sociologique, n'est pas qualité et n'est pas défaut ce qui l'est dans les jugements moraux que nous portons sur les personnes. Est qualité ce qui conduit bien chaque individu à la réalisation de l'unisson psychique et est défaut ce qui l'empêche d'y réussir. C'est faute de ne pas faire des distinctions de ce genre que la Sociologie ne progresse pas.

Dès que se forme un groupe ayant un objectif bien déterminé, poursuivant une réalisation quelconque, il doit s'ordonner et dès lors apparaissent des activités appropriées, toujours les mêmes pour tous les groupes. Les membres doivent se soumettre à tout un ensemble de conventions (choisir un comité, élaborer un règlement, l'appliquer, définir un programme). Le groupe acquerra tout doucement des rites, une hiérarchie des personnes ou des fonctions s'établira. Le groupe adoptera des signes distinctifs et se défendra en recourant à des moyens quasi mystiques (devise, drapeau, symbole, insigne, chant). Surtout, il y aura un conformisme de pensée et d'action. A l'échelle élémentaire, à tous les degrés de consolidation, comme à l'échelle contraignante, les phénomènes de coordination seront les mêmes. Ce sont là tous mécanismes de la vie sociale. Ils se rencontrent aussi bien dans les groupes folkloriques que dans tous les autres groupements sociaux.

Objectivement, l'étude des faits n'obéissant à d'autres contraintes que la bonne volonté de chaque individu est aussi importante, aussi révélatrice que celle des faits pesamment imposés. Il en est infiniment plus de la première catégorie que de la seconde. Et sans les premiers, les seconds ne seraient pas. Ce sont les activités, considérées comme inférieures en valeur, qui font, maintiennent, transforment et détruisent les secondes. On considère cependant les secondes seules comme étant des Institutions sociales. On n'a guère étudié que celles-ci, on ne connaît guère les autres. Or, pour comprendre et expliquer la vie sociale, ce sont les plus importantes.

Les connaissances positives du phénomène sociologique, ce sont les premières qui en feront un jour la révélation. Un instant de réflexion, pendant lequel on cherchera d'abord à se libérer des idées courantes en la matière, suffira pour s'en rendre compte. Nous aurons du phénomène sociologique proprement dit, toujours mystérieux, une vue plus juste, plus logique, plus rationnelle.

Disons-nous donc bien qu'entre le fait de deux individus qui se saluent, se serrent les mains ou se font un clin d'œil et le fait de l'obéissance passive à une autorité dotée de pouvoirs écrasants, il y a une succession de manifestations sociales présentant des états divers d'organisation. Toutes jouent un rôle, comme le plus petit de nos os ou le moindre filament de nos muscles.

Si elles existent, étalées sous nos yeux, s'offrant à notre observation, nous pouvons dire que leur existence ne peut s'expliquer que si les individus incorporés dans chacune de ces manifestations sociales sont accordés mentalement, qu'il y a entre eux un ensemble d'idées communes, de mêmes concepts, similitude de goûts, de croyances, de connaissances, d'intérêts, bref de tendances. Chaque groupement est dû à l'existence d'une résonance mentale commune à tous les composants. Un uniformisme de pensée dictant un uniformisme d'action. Une multitude de conformismes particuliers à tendances diverses et contradictoires, contribue à la formation du conformisme général, dont on parle comme s'il avait seul une valeur réelle, alors qu'il n'est qu'une adaptation des tendances particulières à un intérêt général, une compensation constamment remise en discussion entre les tendances particulières, souvent ennemies. Sympathie, solidarité, sont de beaux mots, de beaux sentiments que l'on rencontre certes, qui sont des forces et des agréments mais qui ne peuvent être considérés comme des caractéristiques, surtout pas des caractères communs de la vie sociale et moins encore, comme on l'aurait voulu, des faits sociaux élémentaires, initiateurs de la vie sociale. Ils sont, au contraire, nés de la pratique de la vie sociale.

*
* *

Si nous nous rendons compte que ce qu'il est convenu d'appeler « la société » est la résultante d'un ensemble d'activités sous-jacentes qui la déterminent ; si, d'autre part, on est aussi d'accord pour admettre que la simple prise de contact entre deux individus est le germe d'un acte social, c'est dans l'espace compris entre ce fait

initial et un groupe coordonné et contraignant que doivent être cherchés les facteurs principaux de la vie sociale. Ceux qui font que la société est ; qu'elle est ce qu'elle est. Les facteurs qui la modifieront au besoin. Ceux qui la détruiront même.

Dans cet espace se trouveront des activités sociales multiples et différemment coordonnées, depuis le simple accord tacite entre un nombre réduit d'individus jusqu'aux actes qui, toujours indépendants de l'acte d'autorité, sont toutefois sanctionnés d'une manière diffuse, comme c'est par exemple le cas pour les coutumes, qui frisent déjà le droit. Or les coutumes sont objets d'étude pour le Folklore.

Il y a des degrés entre le simple contact entre individus et les habitudes sociales, les usages, les coutumes, entre les rapports libres et les rapports réglementés. Bref, tous les actes sociaux que l'on pourrait qualifier du terme général : mœurs. A un certain stade de la vie sociale on rencontre des règles de conduite, par exemple de morale, de savoir-vivre auxquelles il convient à tout individu de se soumettre, sans toutefois s'exposer à des sanctions pénales. Ne reconnaît-on pas quelqu'un, ne le classe-t-on pas selon son comportement ? En s'y conformant, il attese d'ailleurs de son appartenance à ce milieu social.

Cela ne donne-t-il pas à ces faits une valeur plus grande ? Le fait de se soumettre sans contrainte, sans obligation, sans sanction à une discipline volontaire, dont on sent l'importance et l'utilité, n'est-il pas plus important, plus curieux à expliquer que le fait de devoir se plier à une force coercitive. A notre avis, le stade des mœurs sociales est plus utile à explorer que celui des Institutions. Celles-ci sont l'image d'un moment fixé, tandis que le milieu des mœurs usages, coutumes, c'est la vie, c'est là que se forge l'avenir ; c'est là que s'évoque le mieux le passé ; là est l'humus de toute vie sociale.

Or, il n'est pas nécessaire de longtemps réfléchir pour se rendre compte que le Folklore tout entier vient prendre place dans cet espace. Prenez n'importe quel fait folklorique, vous trouverez à l'y caser. Il y joue le rôle d'un des ferments de la vie sociale. Un stabilisateur mais aussi une réserve où l'on va parfois puiser des éléments de renouvellement ; un régénérateur (Ex. en art). Il y a une constante transfusion du domaine des faits folkloriques (non conformes à l'esprit général d'un milieu social déterminé) vers le conformisme admis du moment et, en retour, de ce milieu conformiste vers l'aspect folklorique. C'est une des raisons d'ailleurs pour

lesquelles on peut considérer le folklore comme un élément permanent de la vie sociale. Il y aura toujours flux et reflux de conceptions du milieu conformiste et contraignant au milieu libre.

Le Folklore n'est donc pas un poids mort, tel un lourd héritage du passé, un anachronisme, que notre génération traîne après elle. Il est sans doute vrai que parmi les faits folkloriques on en rencontre qui viennent du plus lointain passé (peut-être de la période magdalénienne), qui ont résisté tenacement à toutes les secousses de l'Histoire, en s'adaptant toutefois aux circonstances constamment changeantes. Ils ont subi tant d'adaptations qu'on ne les reconnaît plus et que, lorsqu'ils reprennent vigueur, on croit à de nouvelles créations. N'est-ce pas ce qui devrait leur donner une importance plus grande, une valeur scientifique plus considérable? Comment, tandis que les Institutions considérées comme les formes les plus fixes, les plus durables de la vie des peuples (on ose parfois dire les plus « perfectionnées »), sont en réalité soumises à des changements constants, souvent violents, on en ferait les centres les plus importants de la recherche scientifique, parce que momentanément les plus contraignantes et on négligerait ce qui, dans tout milieu social, témoigne de la plus ferme tenacité, d'une longévité telle qu'elle en devient curieuse! Qu'elle intrigue! Mais, contrairement à ce que l'on croit, les faits folkloriques ne sont pas seulement des legs du passé, des résidus de conceptions périmées, des faits nouveaux se créent. Cela est de moins en moins contesté aujourd'hui. Le fait de ne pas encore avoir pris un aspect traditionnel ne permet pas facilement de les distinguer. Et surtout que des critères capables de les détecter ne sont pas définis.

Tout cela n'est-il pas l'indice qu'il y a là une disposition particulière de l'homme à se complaire en des conformismes indépendants du conformisme général? De sauvegarder somme toute sa personnalité dans la mesure du possible? Dès lors ne sont-ce pas là des phénomènes qui devraient retenir d'une façon toute particulière l'attention des sociologues? N'est-ce pas un genre spécial de faits? Ne doit-on pas leur supposer une utilité, un rôle dans la vie sociale? Ne pas l'étudier, l'écarter du domaine sociologique, l'exclure du champ d'observation, le confiner parmi les curiosités de l'Histoire, n'est-ce pas s'exposer à ne pouvoir jamais comprendre la vie sociale? Ne serait-ce pas comme si, étudiant le corps humain, on ignorait complètement un organe ou une fonction. (Ne l'a-t-on pas

d'ailleurs fait pendant longtemps de tout ce qui concerne la vie sexuelle ?) Ce refus ne serait-il pas une faiblesse ? Une faute scientifique grave ?

Ce qui donne de l'importance à ces faits, c'est leur caractère spécial, ce qui les différencie des autres faits sociaux (économiques, politiques, etc.).

Reportons-nous au tableau donné précédemment. Suite à ce que nous venons de dire, ne pouvons-nous nous demander si le Folklore doit bien être placé dans la colonne de droite ? S'il ne devrait pas l'être dans la colonne de gauche, comme science sociale particulière ? Nous hésitons depuis longtemps et le faisons encore. Car nous trouvons des faits sociaux à caractère folklorique dans toutes les sciences sociales particulières. Ils en sont un des secteurs. Mais ces faits ne correspondent plus ou pas encore aux besoins ou aux convenances de notre époque, ils n'y sont naturellement pas considérés par les spécialistes de ces sciences. Au contraire, ils les refoulent. Leur point de vue est à un certain point justifié. Mais pourquoi les refoulent-ils ? Parce que ces faits ne sont pas en harmonie avec les contingences actuelles et ne peuvent être assimilés par le conformisme social contemporain. Refoulés, où peuvent-ils trouver leur place ? Ils existent toujours tout de même. Ne pense-t-on pas que, communs à toutes les sciences sociales particulières, ils ont une signification plus générale ? Leur place n'est-elle pas dès lors dans la sociologie générale ? Au stade des mœurs, usages, coutumes, traditions, intermédiaire entre l'acte sociologique élémentaire, contact simple et libre entre individus, et celui des Institutions contraignantes ?

Ces faits sont révélateurs de stades divers dans l'évolution de la pensée humaine. En effet, leur existence prouve que les agissements des hommes qui y sont acteurs, et les acceptent donc, ne sont pas en équilibre avec les conceptions de ceux qui agissent en fonction du conformisme social dominant. Mais ils prouvent aussi et surtout que les idées de ces hommes, par rapport aux événements, sont bien, elles, en harmonie avec les actes qu'ils posent.

Il est difficile de s'exprimer clairement quand on aborde des sujets neufs ou que l'on introduit un point de vue neuf dans un domaine où il rencontre des conceptions habituelles. Autrement dit quand une pensée neuve va se heurter à un conformisme de pensée.

Selon nous, donc, le Folklore va se fondre dans le champ de la

sociologie générale, de la Sociologie pure. Là, on voit tout de suite apparaître deux de ses caractères principaux. Primo, le rôle particulier qu'y joue le phénomène de la tradition et, secondo, l'aide que, par contraste, il peut apporter à la compréhension des phénomènes psycho-sociaux. Autrement dit encore, le Folklore apporterait des éléments explicatifs importants du phénomène sociologique général.

Il nous resterait à montrer que, dans la vie sociale, dans un milieu social déterminé, l'analyse comparée des faits sociologiques, folkloriques ou non, fait apparaître les mêmes mécanismes, les mêmes dispositions ou aptitudes psychologiques des hommes. Cela nous mènerait loin.

*
* *

Nous nous contenterons d'attirer l'attention sur un aspect du problème. Celui de la formation des individus à la vie sociale.

Les hommes reçoivent dans l'enfance et l'adolescence une formation à la vie sociale. Des idées leur sont mises en tête relativement à tous les phénomènes ambiants, naturels et sociaux. Des comportements obligatoires leur sont inculqués. Ils sont l'objet de sanctions s'ils ne s'y soumettent pas. Si on leur a mis en tête les idées de caractère folklorique, elles déterminent aussi leur comportement, tout comme dans les autres domaines de la vie sociale.

Indépendamment de ce que leur milieu familial, scolaire, religieux leur inculque, les jeunes se forment aussi en grande partie par l'exemple de ce qu'ils voient dans leur entourage. Or, ce milieu ambiant, tout milieu ambiant, a dans l'esprit des idées de caractère folklorique, conduisant à des activités folkloriques. Chaque génération reçoit ainsi en héritage des concepts dits folkloriques. Comment le Folklore, qui est un fait indéniable, pourrait-il sinon se transmettre ?

L'éducation, y compris ce qu'elle a de folklorique, donne aux enfants des possibilités réactionnelles telles que leurs réactions deviennent spontanées, quasi réflexes. Si on a tous reçu une préparation idéologique à la vie sociale, on peut certes la modifier dans la suite, mais tous, on est mis dans un courant. On a un cerveau « préfabriqué ». Sans doute la personnalité de chacun peut apporter des modifications à un statut collectif enseigné.

Si des hommes posent dans la vie des actes dits folkloriques, ils sont inspirés par des idées auxquelles on les a formés ou qu'ils

accomplissent par imitation, tout comme pour les autres genres de faits.

Ils se sont mentalement accommodés à leurs semblables tout comme pour les phénomènes de la croyance, du langage, de la lutte pour l'existence matérielle, pour l'observation des usages, la soumission aux lois.

S'ils ne sont pas accommodés mentalement, s'ils ont manqué de souplesse, s'ils sont rebelles aux contraintes, morales ou légales, que leur milieu leur inspire, ils vivront « en marge de la société » (comme on dit) au risque d'en être exclus.

Les deux seules choses qui distinguent les faits folkloriques des autres faits sociaux, c'est que l'obligation de s'y soumettre n'est passible d'aucune sanction pénale ou légale et, d'autre part, que seules des couches restreintes de la population sont englobées, entraînées, dans les pratiques de caractère folklorique. N'y a-t-il pas là une raison de plus de les observer ? Cela ne leur donne-t-il pas un caractère sociologique particulier ? Quand nous disons : couches restreintes, nous ne pensons pas seulement aux couches dites populaires ou rurales, comme on le pense trop souvent par fidélité irréflechie aux conceptions des premiers folkloristes. Gens cultivés ou gens riches ne sont pas exempts de caractères folkloriques. On peut mépriser le Folklore, mais on doit se rendre à l'idée qu'il existe, qu'il faut bien que, d'une façon ou d'une autre, ceux qui sont acteurs dans les manifestations y aient été préparés. Qu'ils aient en eux une résonance ; que leur participation est due à un goût, à un besoin, à une croyance, à une connaissance, à un intérêt quelconque ; bref qu'elles aient rencontré une sensibilité. Mobiles qui sont les mêmes que dans les faits sociaux non folkloriques. Au point de vue psychologique, l'activité mentale est la même. Seules diffèrent les idées ruminées.

Exclure les faits folkloriques parce que anachroniques, désuets, du champ d'observation, serait faire de la Sociologie une science normative. Elle n'a que trop souvent ce caractère, hélas !

*
* *

On trouvera notre exposé fort théorique. Il l'est, nous en convenons. Nous pourrions toutefois signaler que certains points soulevés ici ont fait l'objet de tant de travaux que l'on peut tenter de s'engager dans des voies plus pratiques. Tenter d'en dégager une

connaissance positive qui manque encore ? Des auteurs n'ont-ils pas essayé de s'orienter vers une « sociométrie » ?

Depuis plus d'un siècle, la science est devenue de plus en plus expérimentale et on s'est accoutumé à ne considérer comme scientifique que ce qui est expérimental. La méthode n'est possible qu'à partir du moment où la recherche a dégagé de l'analyse des faits certains rudiments de connaissance positive.

Mais, là où rien de semblable ne se rencontre, ne faut-il pas nécessairement, s'appuyant sur de simples notions superficielles, chercher le moyen de pénétrer davantage dans l'intimité des phénomènes ?

Que faire dès lors sinon recourir à des procédés que la mentalité humaine permet ? Notamment tâcher d'enfermer le phénomène dans une théorie. Elle vaut ce qu'elle vaut. Si on l'estime capable d'améliorer la connaissance, on l'ajuste toujours mieux aux améliorations successives du savoir.

Les sciences expérimentales actuelles ont toutes passé par ces stades théoriques et aujourd'hui, les plus avancées, quand elles se trouvent devant un nouveau problème, n'ont-elles pas recours aux mêmes procédés ?

Partant d'une théorie, faite de beaucoup d'intuition, d'approximation en approximation, de recouplement en recouplement, on arrive à dégager un rudiment de connaissance positive, une connaissance d'évidence. Elle sert de point de départ pour tout travail ultérieur.

Ce qui se passe sous nos yeux dans les sciences considérées comme les plus exactes ne permet-il pas de dire que la pratique expérimentale ayant apporté tout ce qu'elle pouvait comme confirmation de connaissances acquises, elle a conduit devant de nouveaux problèmes ? Pour les appréhender, les savants n'en reviennent-ils pas à des explications théoriques qu'ils cherchent dans la suite à rendre expérimentales ?

Rien d'autre que ce qui se passe dans toute science ne se passe dans le Folklore, mais ce qui s'y passe est analogue à ce que l'on rencontre en toute science. Il cherche aussi d'aboutir à une connaissance positive qui lui manque encore.

Cela lui mériterait bien de la part des chercheurs prudents, quelle que soit leur spécialité, une certaine considération. Est-il bien scientifique de la lui refuser ?